

BIANCA BELLOVÀ

NAMI

Traduit du tchèque par Christine Laferrière

MIROBOLE ÉDITIONS



Dédié aux gens sur la route.

I. Embryon

Nami est en sueur. Il s'agrippe à la main grasseuse de sa grand-mère. Les vagues du lac clapotent régulièrement contre la jetée en béton. De la plage urbaine parvient un cri, plutôt un braillement. Ce devait être un dimanche, s'il était ici sur une couverture avec sa grand-mère et son grand-père. Il y a encore quelqu'un, Nami se rappelle les trois taches rouges d'un maillot de bain, les trois triangles d'un bikini ; au-dessus, un faisceau bien peigné de cheveux bruns, comme la queue d'un cheval ; et aussi deux touffes de poils bruns sous les bras. Les trois triangles bougent lentement au soleil, ils se tournent jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus qu'un seul. Tout près de la rive, un poisson-chat remue paresseusement la queue.

« La surface me semble un peu plus basse qu'avant », déclare grand-mère, puis elle écrase d'une claque sonore une mouche qui s'est posée sur son ventre. Grand-mère mâche des graines de tournesol grillées qu'elle a achetées au stand près de la plage et recrache les écorces sur le béton devant elle.

« Qu'est-ce que tu radotes ? dit grand-père en riant. Les opinions des femmes, c'est la deuxième pire chose au monde après la gueule de bois ! » Grand-père rit, il se balance d'avant en arrière, les mains posées sur ses cuisses ; entre les doigts incrustés de crasse de l'une, il tient une cigarette sans filtre.

Les trois triangles portent une thermos, ils se déplacent vers Nami et lui donnent du thé à la menthe.

« Bois, mon petit pigeon. » Tiens, les trois triangles ont une voix. Elle est d'une profondeur agréable, comme le vieux puits derrière la maison. Nami boit, le thé est délicieux, sucré avec du miel, il coule dans sa gorge sans aucune résistance.

« Viens donc, mon petit pigeon, dit grand-père d'une voix conciliante, que personne n'aille dire de toi que t'es un froussard. Ici, à trois ans, chaque petit garçon doit savoir nager. »

Grand-père se passe la main sur son ventre tout rond. D'une chiquenaude, il envoie son mégot dans l'eau, où il produit un chuintement. Nami n'a pas envie d'aller dans l'eau. Il veut être allongé sur la couverture, s'appuyer contre le ventre moelleux de sa grand-mère et observer les trois triangles rouges. Il tente de lever la main, mais celle-ci retombe paresseusement sur ses genoux.

« File, Nami, dit grand-mère pour l'encourager. Je t'achèterai une sucette. »

La sucette colle à la cellophane, on ne peut jamais la déballer. Nami n'en reçoit que rarement, seulement pour la Journée de la Paix et quand arrivent les trois

triangles. La sucette a un goût de caramel et de violette. Nami ne la trouve pas très bonne, mais la rareté de la sucette l'oblige tout de même chaque fois à se réjouir d'en recevoir une et à faire pour la sucette ce qu'on attend de lui.

Nami se lève lentement, mais avant même qu'il n'ait le temps de se mettre debout, il découvre qu'il vole dans les airs.

« Nage donc, l'esturgeon ! » lance grand-père derrière lui, et il se met à rire. Les trois triangles poussent un cri, grand-mère aussi. Nami se heurte douloureusement le flanc, il traverse la surface et descend dans l'eau sombre. Il voit au-dessus de sa tête le scintillement du soleil dans l'essaim de bulles qu'il laisse derrière lui. Il a le souffle coupé, ses poumons lui font mal. À mesure qu'il descend, l'eau refroidit. Nami descend, raide, ses bras écartés ondulent le long de son corps. Il pense voir dans un instant l'Esprit du lac, qui vit tout au fond. La pression sur ses poumons augmente, il a des battements dans les oreilles. D'instinct, il halète, et il commence à boire la tasse. Il arrête de voir. Il agite frénétiquement bras et jambes, ce qui le fait se rapprocher de la surface. Tout est noir et scintillant.

« Vieil imbécile, lâche grand-mère, soulagée, quand enfin Nami reprend son souffle et qu'il se met à recracher frénétiquement de l'eau sale. Espèce de vieux con ; toi, on te confierait même pas une conserve d'asticots.

— Ben quoi ? Il est doué, non ? T’as pas vu comment il est remonté tout seul ? » rétorque grand-père. Sa voix tremble un peu. « C’est un combattant ! »

« Viens ici, mon petit pigeon », disent les trois triangles depuis les profondeurs de la terre, et ils le serrent contre eux. Une poitrine palpitante contre l’autre. Nami se calme et arrête de tousser. Sous les triangles, il y a une peau bronzée et chaude, qui sent bon. Les trois triangles le serrent bien fort, ils l’embrassent dans les cheveux et murmurent quelque chose. Nami est calme, les cheveux de la femme lui chatouillent le visage et elle commence à chanter.

« Lui chante rien », crie grand-mère pour la faire taire. Nami sursaute, mais ensuite il se retrouve allongé calmement. Il est immobile, il fait semblant d’être mort, de ne pas être là du tout. Le chant cesse, mais chaque respiration s’accompagne d’un son plein, comme quand les vibrations font encore trembler la cloche que le battant ne frappe plus. Nami voudrait rester comme ça pour toujours. Il regarde discrètement le visage de la femme en clignant les yeux, mais il ne voit que la pointe de son nez et ses pommettes saillantes. Sur le chemin du retour, Nami s’évanouit et grand-père doit le porter.

Ils passent non par la place où se trouvent la statue de l’Homme d’État et la tranchée qu’ont creusée les Russes pour y jeter les ordures, mais par-derrière, derrière la cité.

« T’es un sacré morceau, mon garçon », marmonne grand-père. Il se fige quand son pied dérape

et il n’arrive qu’avec peine à garder l’équilibre pour ne pas tomber. À la maison, Nami reçoit une sucette. Il la lèche plutôt par obligation et il suit du coin de l’œil les trois triangles, qui se sont entre-temps métamorphosés en robe bleu-vert à fleurs. Quand il peut, il la touche et, en échange, elle sent bon.

Le soir, Nami commence à vomir furieusement. Son estomac se contracte de manière incontrôlable, Nami expulse des litres d’eau sale, du thé à la menthe et des morceaux de crêpes au fromage de brebis. La robe bleu-vert à fleurs lui caresse le front, lui tient la tête pendant qu’il vomit, lui essuie la bouche et le console. « Chut, maintenant ça va aller, mon petit pigeon », murmure-t-elle.

Quand Nami se réveille le lendemain matin, la robe bleu-vert est déjà partie. Il boit du thé noir russe et le rend immédiatement.

~

Pour avoir grandi dans l’odeur du poisson, Nami ne l’a jamais vraiment remarquée comme il faut. Dans la petite ville de Boros, il y a un bassin d’esturgeons et, juste à côté, une usine de traitement du poisson. Alea, la voisine, travaille dans cette fabrique ; parfois, elle vient s’asseoir sur le seuil et apporte un seau de caviar qu’elle échange contre un sac de pommes de terre. Nami doit ensuite manger du caviar au petit déjeuner et au dîner, il reste assis près du seau et se sert à la cuiller, jusqu’à l’écœurement.

« T'as mangé » ? demande grand-mère. Nami baisse les yeux et fixe le plancher.

« C'est bien, dit grand-mère, le caviar, c'est la chose la plus saine du monde. Juste après le ginseng !

— Et la gaudriole », ajoute grand-père en riant dans un coin. Il se frotte le coin de l'œil avec le pouce ; entre son index et son majeur difforme, il tient une cigarette sans filtre.

« T'as pas honte, grand-père ? » rouspète grand-mère, mais elle rit. Elle fait frire des crêpes et étale du beurre dessus. « Tu manges comme un notable », dit-elle dans un sourire en les servant à Nami. Nami aime bien le caviar, mais il a l'impression que ce n'est pas tout. Il espère que quelque chose de plus essentiel se trouve encore devant lui, mais, à quatre ans, il n'arrive pas à l'exprimer tout à fait bien. Il écrase les petites billes noires entre ses dents et décolle machinalement une croûte de son genou.

Grand-mère a une grosse bosse au coccyx, de larges hanches ossues et un ventre moelleux, sur lequel Nami s'endort. Elle lui caresse les cheveux de sa paume dure et sèche, et elle lui raconte des histoires sur l'Esprit du lac et sur les combattants de la Horde d'Or qui sommeillent dans la roche de Kolos en attendant qu'un grand combattant vienne les réveiller.

« Ce sera moi ? demande Nami.

— Ce sera toi, mon garçon, répond grand-mère en souriant.

— Comment je les trouverai ?

— La Providence te guidera, mon petit pigeon », dit grand-mère, et il s'endort paisiblement.

~

C'est la Journée de la Pêche, la plus grande fête de l'année. Toute la ville est rassemblée sur la place, autour de la statue de l'Homme d'État ; les enfants sont vêtus de chemises blanches comme neige, les garçons ont des cravates de couleur et les filles, des nœuds dans les cheveux. Le marchand Akel, qui vend d'ordinaire des harengs et des graines de tournesol, a même sur son stand de la barbe à papa et de délicieux beignets imbibés de graisse brûlée. C'est un jour où aucun des pêcheurs ne part sur le lac, car tous sont de la fête. À onze heures du matin, presque plus personne ne tient debout, car ils doivent puissamment sacrifier à l'Esprit du lac.

Le président de l'usine de traitement du poisson fait un long discours durant lequel il regarde tour à tour le lac et le ciel, bénit le progrès et la collectivisation. L'homme qui a sur la tête un bandeau de chaman, mais dont personne ne parle, comme s'il n'était même pas là, danse autour de la statue de l'Homme d'État. Les ingénieurs russes et leurs femmes, au premier rang, sont vêtus à la mode de la grande ville, ces femmes ont des chaussures à talon, un sac en cuir au bras et les cheveux relevés très haut, les femmes du coin parlent d'elles avec mépris : elles lancent parfois même un crachat. L'un des petits garçons

russes fait l'objet d'admiration malgré son air ahuri car, pendant le discours, il traverse la place dans une voiture à pédales qui grince. Nami ne peut la quitter des yeux ; il s'agrippe à la main toute moite de sa grand-mère, il croise les jambes, voilà un moment qu'il a terriblement envie de faire pipi. Il a un fanion en forme de poisson à la main. Son grand-père se tient, ou plutôt se balance, de l'autre côté de Nami ; sa tête retombe ; on entend parfois un grand claquement de langue. Un coup de tonnerre retentit, ou peut-être est-ce un tir en provenance de la caserne russe. Les ingénieurs russes et leurs femmes regardent autour d'eux d'un air dégoûté et secouent la tête. Personne n'écoute plus l'allocution depuis longtemps, les femmes bavardent à mi-voix, mais, par courtoisie, personne ne s'en va. Tous pensent au buffet préparé dans le bâtiment de l'usine de traitement du poisson : des crêpes au caviar, des harengs à la mayonnaise, une tarte à l'oignon, du vin de mûres pour les femmes et quantité d'eau-de-vie pour leurs maris. Nami ne cesse de fixer la voiture à pédales verte qui franchit les aspérités et les nids-de-poule comme un tank, Nami s'efforce de détourner le regard, mais à quoi bon, il a beau fermer les yeux, il voit toujours la petite voiture. L'envie lui serre douloureusement les entrailles.

« On s'en va, grand-mère ?

— Tout de suite, tiens bon.

— Encore combien de temps ?

— Encore une seconde. »

Pour le petit garçon de cinq ans, une seconde confine à l'éternité.

« Grand-mère.

— Qu'est-ce qu'y a encore ? »

Nami se tait.

« Tu t'es pissé dessus. »

Grand-père émerge de sa somnolence et regarde autour de lui d'un air mal assuré.

« Le petit s'est pissé dessus, chuchote grand-mère en donnant un coup à grand-père.

— Quel imbécile », ronchonne grand-père.

Nami a sur le devant de son short une tache qui s'agrandit et un filet d'urine coule sur ses cuisses. Un nouveau coup de tonnerre retentit et cette fois-ci apparaît même un éclair. Le président de l'usine a encore quelques pages d'allocution à lire, le vent les agite. Sans prévenir davantage, le ciel se déchire brusquement, comme quand grand-mère vide la cuve. Pendant que les chignons des femmes se défont, leur fard à paupières bleu se met à dégouliner sur leur visage en dessinant des cartes hydrologiques et leurs talons hauts glissent dans la fange qui est apparue en un instant sur la place ; le président de l'usine de poisson n'interrompt pas son discours. La statue de l'Homme d'État dresse en silence le bras vers le ciel. En un clin d'œil, Nami est trempé jusqu'aux os, il ne reste de son fanion rouge que le bâton et des ruisselets de couleur rouge sur son bras. La place s'est transformée en champ de labour, les gens s'enfoncent dans la boue jusqu'aux chevilles, leurs souliers s'échappent.

Le petit garçon en voiture à pédales est coincé dans la fange et il pleure. Grand-père rejette la tête en arrière et laisse la pluie tomber sur son visage. La place est légèrement en pente et les petits garçons ne mettent pas longtemps à découvrir que l'on peut glisser merveilleusement dans la boue. Akel tente désespérément d'arrêter son stand, qui descend la pente dans un mouvement irrésistible. Les beignets roulent sur le comptoir incliné et tombent dans la fange.

« L'Apocalypse », marmonne lentement grand-père, qui se dégrise.

L'eau s'abat toujours du ciel et emplît peu à peu la voiture à pédales. Le microphone cesse de fonctionner pour de bon, mais le président ne s'interrompt pas. On dirait un film muet burlesque, exception faite du grondement de la pluie et du tonnerre qui frappe tout près de temps à autre, au point que grand-mère sursaute toujours et regarde d'un air effrayé vers le lac. Le chaman retient son bandeau et s'éloigne lentement. Ensuite seulement, des masses de gens entreprennent un lent mouvement hypnotique. Le président de l'usine baisse lentement sa main qui tient le microphone, de l'eau coule derrière le col de sa veste et même sous sa chemise. Il fixe le ciel d'un regard chargé de reproches. Nami n'arrive pas à se retenir, il est en proie à un fou rire incontrôlable, il s'esclaffe comme un possédé, grand-mère lui fait les gros yeux mais il rit d'autant plus, il n'arrête pas de rire d'un rire hystérique, même quand grand-mère le ramène chez eux en le traînant par la main.

Nami ne cesse de rire que lorsqu'il franchit le seuil de la maison ; grand-mère lui donne une claque sur ses cuisses humides et enfin Nami se tait, mais il a tout de même encore le hoquet jusque tard dans la nuit.

Cette année a été très riche en poissons.

~

Parfois, le matin, quand Nami se réveille, le soleil qui entre par la fenêtre éclaire son lit. Ce doit être pendant les vacances parce que sinon, le matin, c'est grand-mère qui le réveille. Dehors, il fait déjà presque plus chaud qu'à l'intérieur ; Nami entend la toux de fumeur de grand-père dans la cuisine et la sirène d'un remorqueur au loin. Sur son lit, il écarte bras et jambes, puis il regarde fixement le plafond, où sèchent du serpolet et de l'alchémille. Il a l'impression qu'il pourrait passer le restant de sa vie comme ça. Une fois assis sur son lit, il voit jusqu'au lac. Il s'étire et s'habille. Sur la table de la cuisine, il a une assiette toute prête, couverte de beignets que grand-mère a fait cuire pour le petit déjeuner ; ils ne sont déjà plus que tièdes. Il sort en courant, bien décidé à réussir, cette fois-ci, à se construire une cachette parmi les branches, pas comme la dernière fois, où sa construction s'est écroulée et où il s'est écorché le dos.

Le seul arbre de tous les environs est le cerisier au tronc rouge brun frappé par un éclair et dont la moitié des branches est desséchée. Nami y installe progres-

sivement plusieurs planches de longueurs inégales. Elles ploient et elles tombent, il doit les retenir avec une corde. Il les cloue à l'aide du marteau de charpentier de grand-père, qui pèse au moins cinq kilos. L'arbre gémit, ses branches tremblent, les planches glissent et se rebellent, le clou traverse une planche et rencontre du vide.

« Nom de Dieu », s'écrie Nami, furieux, et il jette le marteau par terre.

« Qu'est-ce que tu fais là, mon garçon ? rugit grand-père, qui sort au même moment de la cabane des toilettes. T'as bien de la chance, sale morpion, de pas avoir de père qui te mettrait une raclée ! »

Nami se plonge dans ses pensées et s'imagine son père en train de lui mettre une raclée. Cette vision lui paraît belle.

« Le seul arbre, il nous le saccage. Comme s'il avait pas essayé assez de trucs comme ça », hurle grand-père en direction de grand-mère. Elle a une main posée sur la hanche ; de l'autre, elle s'abrite les yeux en cherchant Nami.

Assis par terre derrière la remise, Nami casse des pierres. Il soulève le lourd marteau au-dessus de sa tête et le laisse retomber de haut en fermant les yeux. Et encore une fois, jusqu'à ce que des filets de sueur dégoulinent sur son front et que la pierre soit réduite en poussière. Voilà qui le satisfait. Il fixe avec étonnement ses paumes, sur lesquelles sont apparues de grosses ampoules. Il balance le marteau dans l'herbe et court jusqu'au lac laver la poussière qu'il a sur lui.

« Viens ici, petit merdeux, que je t'en colle une », crie grand-père derrière lui. Nami court. Il sait que grand-père ne le rattrapera jamais.

~

« Je sais pas, mais je trouve ça bizarre que l'usine de traitement du poisson soit construite juste à côté du bassin, philosophe Alea, la voisine. Je sais bien que ces poissons, ils ont qu'un petit cerveau, mais tout de même. C'est comme si on te construisait un cimetière juste à côté de la maternité, non ?

— Ressers-nous du chardonnay, mon garçon », dit grand-mère, et Nami verse de l'eau-de-vie de pommes de terre dans leurs petits verres. Ensuite, grand-mère passe la main sur la table couverte d'une nappe en plastique, elle pousse un soupir et regarde fixement au loin.

« Y en a assez peu, et ils crèvent, continue de raisonner Alea.

— Quoi ? » répond grand-mère d'un air absent. Aujourd'hui, Alea et elle roulent la pâte pour le burek, une feuille après l'autre, elles y étalent une couche de beurre et empilent dessus une autre couche ; au lieu de rouleaux à pâtisserie, elles ont des baguettes de bois longues d'un mètre, comme celles du gymnase de l'école. Grand-mère souffle fort, elle se soutient les hanches avec les mains et elle cambre le dos.

« Les esturgeons, voyons », répond Alea, vexée.